



à la une entretien avec...

Propos recueillis par Fanny Lattach

SOPHIE BIENAIMÉ

“J’ai été sculptée par mon père”

Depuis douze ans, elle enchaîne les spectacles au Musée du cheval de Chantilly, écrin hybride dont elle assure la direction artistique et équestre. Entourée de huit écuyères et d’une quarantaine d’équidés, Sophie Bienaimé vit pour ces moments de grâce sur la piste. Le cheval et la scène sont les deux jambes de cette amazone qui perpétue l’héritage paternel.

Dans un costume, sous les jeux de lumière et au milieu des chevaux, elle cherche inlassablement à susciter l’émotion. Sophie Bienaimé ne s’imaginait nulle part ailleurs qu’au milieu des Grandes Ecuries, dans ce lieu créé par son père. Cavalière aguerrie, elle a le talent modeste de ceux qui savent combien le dressage des chevaux est un long chemin. Et l’art équestre, un terrain de jeu exaltant qu’elle n’a pas fini d’explorer. ●



Ph. DR/AG Presse

La France n’a pas été représentée en dressage aux Jeux équestres mondiaux de Tryon, une décision prise au dernier moment par la FFE. Est-ce un mauvais signe pour le dressage français ?

SOPHIE BIENAIMÉ | Ce qui me fait mal, c’est surtout l’investissement de ces sportifs qui y ont cru jusqu’au bout. Ils ont travaillé comme des fous et d’un coup, tout tombe à l’eau. Les tenants politiques ne me concernent pas mais j’ai l’impression qu’ils ne s’y attendaient pas. Si dès le début la politique de la France était d’avoir des chevaux qui ont plus de 70 %, pourquoi pas, mais la règle n’avait pas l’air d’être claire. Je trouve ça triste que la France ne soit pas représentée mais j’ai aimé leur réaction, de dire qu’ils allaient faire mieux, c’est une belle réaction de sportifs.

Comment voyez-vous l’évolution du dressage mondial ?

SB | Je suis allée à Aix-la-Chapelle (en Allemagne, au CHIO, l’un des concours mythiques qui accueille chaque année l’élite du dressage, NDLR) et j’étais vraiment admirative devant les

reprises libres en musique, pour moi, c’était vraiment de l’art équestre ! Les chevaux sont somptueux : ils dansent. J’étais en admiration, ce qui n’était pas le cas il y a 15 ou 20 ans.

Et les Tricolores dans ce tableau ?

SB | Je ne vais pas sur les Grands Prix français donc, je ne sais pas... Je crois qu’il y a beaucoup d’effort et de travail. Mais je n’ai aucun avis, car je ne saurais même pas faire ce qu’ils font. Je ne connais assez pas ce milieu.

En quoi le dressage de compétition se différencie-t-il du dressage dans le spectacle équestre ?

SB | J’adore l’esthétique du spectacle, je vais chercher la beauté du cheval, d’un costume, d’une musique, en lien avec le lieu, et essayer de sublimer tout cela. Quand j’étais jeune, il suffisait d’avoir une belle robe, car les gens qui viennent vous voir n’y connaissent rien aux chevaux et vous pouvez vous leurrer de croire que vous faites quelque chose de bien alors que c’est moyen. Et comme vous n’êtes pas noté, vous pouvez être content de vous. En ce qui me





“Je n’ai pas besoin d’avoir un cheval de Grand Prix pour procurer une émotion.”



Ph. HB Pressat / S. Ripoll

Spectacles oniriques

Jusqu'au 4 novembre, le public est invité à découvrir *Nature*, une création équestre qui met en scène le lien entre l'homme et la nature, conté à travers douze tableaux, au rythme des quatre saisons. Puis, le musée s'animera pour le traditionnel spectacle de Noël, joué en décembre et jusqu'à la fin des vacances scolaires. Là encore, il sera question de rêve puisque le jeune public plongera dans *Le Songe d'une nuit d'hiver*, dont Virginie Bienaimé signe la création et la mise en scène.

concerne, les applaudissements ne m'ont pas nourrie. J'avais conscience que le résultat n'était pas toujours formidable et que j'avais besoin de technique. Et cette technique m'a été donnée par des cavaliers de dressage. En spectacle, vous n'avez pas besoin de vous arrêter pile au carré à tel endroit. Il y a une certaine approximation – certaine, seulement ! – donc cette rigueur dans le dressage m'impressionne.

N'avez-vous jamais été tentée de fouler les rectangles en compétition ?

SB | Non, car c'est un autre investissement et une autre discipline. Je me suis plutôt attachée à développer la mienne. Aux Grandes Ecuries, nous prenons des cours avec des cavaliers de dressage, mais la compétition ne fait pas partie de mes plans. Je suis heureuse de faire du spectacle, j'aime vraiment ça.

Était-ce une évidence ?

SB | En 2006, le musée a été vendu à la Fondation pour la sauvegarde et le développement du domaine de Chantilly, dont le président est Son Altesse l'Aga Khan. Et depuis 2006, cette fondation m'a gardée comme directrice équestre et artistique. Mon père vient encore régulièrement, et je travaille avec ma sœur, Virginie Bienaimé, pour la mise en scène : finalement, c'est resté un peu la famille.

Que ressentez-vous au milieu des Grandes Ecuries ?

SB | Cet endroit a une âme, il vous remet en question et vous demande des efforts. Tellement beau, exceptionnel. On doit tout donner à ce lieu. Une année, par manque de moyens, j'avais vraiment fait un spectacle très cheap, avec des costumes achetés à bas prix, et c'était nul. J'ai compris alors que ce lieu, datant du XVIII^e siècle, était un endroit somptueux qui impliquait une certaine exigence.

Quelle a été l'influence de votre père, Yves Bienaimé, créateur du Musée vivant du cheval en 1982, sur votre parcours ?

SB | J'ai été sculptée par mon père pour reprendre ses écuries. La blague de l'histoire, c'est

qu'au moment où je pouvais les reprendre, elles ont été vendues à cette fondation. Mais oui, j'ai été “fille de” et je le suis toujours, mais au musée, toute personne peut vraiment s'exprimer. Avant, dans la famille, ma mère décorait le musée, mon père le gérait, moi je m'intéressais au spectacle, et ma sœur au théâtre : on avait tous notre place, sans se gêner. On apportait chacun notre petite contribution à ce musée. Ce que j'ai appris de mon père, je m'en suis rendu compte plus tard : c'est qu'il a une liberté d'esprit que j'adore. J'aime cette liberté, bien que complètement attachée à ce lieu depuis 35 ans ! Mais dans ma tête, je suis libre.

Auriez-vous rêvé d'une autre vie ?

SB | Mes parents m'avaient encouragée à faire des études pour ne pas être dans ce milieu parce que c'est très exigeant et fatiguant. C'est un sport de riche et un métier de pauvre. Mais je suis heureuse car mon travail allie la beauté, le théâtre et le cheval. Le spectacle développe l'imagination, et du coup, vous êtes toujours en train de rêver, de créer et de réfléchir.

Comment expliquer l'émotion ressentie pendant un spectacle par un public qui, en majorité, n'y connaît rien en appuyer ou en pirouette ?

SB | Il est déjà très amusant de voir les gens qui viennent au musée regarder les chevaux. Quand ils ont le nez devant une grille de box, vous leur dites pardon, attention, est-ce que vous pouvez vous me laisser passer ? Ils ne vous entendent pas ! Le cheval fascine naturellement. Ensuite, quand vous le voyez en spectacle, avec les lumières et la musique, c'est beau, et la beauté procure déjà une émotion. Les gens sont émerveillés par la complicité entre le cheval et le cavalier, émus par cet animal qui donne tout. Je n'ai pas besoin d'avoir un cheval de Grand Prix pour procurer une émotion. Il n'y a pas toujours besoin de performance même si elle reste importante.

La sauce ne prend pas forcément à tous les coups...

SB | Par moments, il faut beaucoup de



Ph. DRH/Casadei Productions



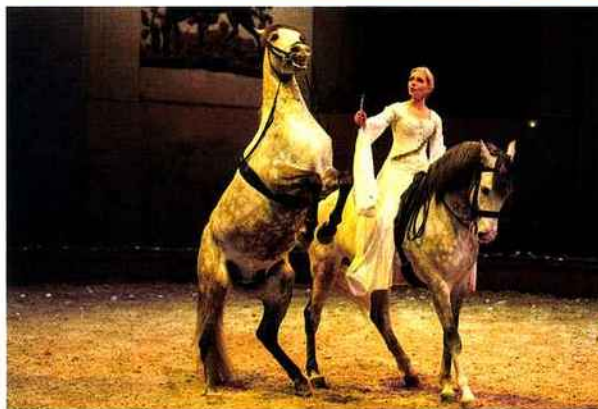
courage. Il faut y aller quand vous avez 600 personnes dans la salle, que vous lancez un nouveau cheval et que vous savez que ça risque d'être moyen. C'est ça que j'aime, la prise de risque. D'ailleurs, ça me joue des tours car j'adore ce genre de challenge et parfois, je me plante. Je lance un nouveau cheval et ça peut être la cata ! Mais il faut bien s'y mettre, lancer ce cheval, il doit s'habituer au public, apprendre. Ça entraîne parfois des petits moments de solitude, mais qui donnent de grandes leçons...

Comment garder une motivation intacte ?

SB | A chaque spectacle, je me fixe un petit objectif : améliorer mon piaffer, mon changement de pied. La motivation vient aussi du public, les applaudissements, ça donne une pêche d'enfer ! Il y a une électricité, une ambiance, comme au théâtre.

Etes-vous déjà montée sur les planches ?

SB | Non. Ma sœur est comédienne, j'ai pris des cours de théâtre, j'adore ça, mais je me sens cavalière... un peu comédienne, mais juste un peu, car c'est très dur de faire les deux à la fois. C'est difficile surtout quand vous demandez des choses compliquées à votre cheval, d'être en même temps un personnage. Ce que j'aime, c'est construire l'éducation d'un cheval pour l'amener à la scène et le plaisir du couple que



Photos RB Presse/S. Rigall

nous formons en spectacle. Le cheval a le premier rôle.

Quel idéal vous guide dans ce défi sans cesse renouvelé ?

SB | Au départ, mon père, un écuyer qui a eu trois centres équestres, s'était fixé pour mission de sauver les écuries et de faire rêver les gens avec les chevaux, en leur donnant envie de les aborder davantage ou de les monter. C'est déjà ça qui me porte, emmener les gens dans un rêve. Ensuite, ce sont les chevaux qui vous donnent des idées. Ça m'arrive de faire un exercice, de mettre une musique et d'être soudain emportée. C'est cette harmonie et cette beauté qui m'animent le plus. ●